

... et l'abîme croît à mesure que l'on s'y penche
DENIS, Mathieu et Simon LAVOIE. *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*, Montréal, Flammarion Québec, 2017, 201 p.

Jean-Philippe Gravel

Volume 35, numéro 2, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85235ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2017). Compte rendu de [... et l'abîme croît à mesure que l'on s'y penche / DENIS, Mathieu et Simon LAVOIE. *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*, Montréal, Flammarion Québec, 2017, 201 p.] *Ciné-Bulles*, 35(2), 54–54.



DENIS, Mathieu et Simon LAVOIE. *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*, Montréal, Flammarion Québec, 2017, 201 p.

... et l'abîme croît à mesure que l'on s'y penche

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Ce n'est pas le moindre des mérites de Mathieu Denis et de Simon Lavoie d'avoir remis les questions débattues lors du Printemps érable de 2012 à l'ordre du jour par la sortie de **Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau**. Pour une œuvre qui désirait secouer, c'est chose faite, et sans doute au-delà de ce qu'elle espérait en matière de débordements et de controverse (parallèlement à une réflexion beaucoup plus raisonnable et sérieuse, un réel effort à penser le film dans sa forme et ses thèmes). Du côté houleux des choses, retenons l'exemple d'un débat sur les ondes de la première chaîne de Radio-Canada où Gabriel Nadeau-Dubois demandait à Mathieu Denis de quel droit la promotion du film avait pu qualifier d'« échec » le printemps étudiant, quand ce dernier était parvenu à faire reculer le gouvernement sur l'augmentation des frais de scolarité. Le cinéaste, mal à l'aise, rappelait de ne pas confondre sa pensée avec la stratégie du distributeur...

Voyons pourtant ce que dit la note d'intention des réalisateurs en conclusion

du scénario publié du film : « Ordine Nuovo, Giustizia, Tumulto et Klas Batalo, bien qu'ils soient en partie inspirés par de vraies personnes, sont au final des personnages fictifs nés de questions que nous avons commencé à nous poser après l'élection du gouvernement majoritaire libéral le 7 avril 2014. Ce retour en force du parti qui avait provoqué la crise consacrait l'échec définitif et sans appel du mouvement étudiant qui avait lancé le Printemps érable. » Définitif et sans appel...

Rien ne disait qu'en réactivant le souvenir et la controverse du Printemps érable, **Ceux qui font les révolutions...** aiderait à mieux y voir qu'il y a cinq ans. C'est déjà un signe que ceux qui font de l'art à la suite des révolutions qui ont réussi en perdent parfois leur talent (tel Beaumarchais et sa *Mère coupable*) pour devenir de médiocres rabâcheurs d'idéologie. Dusse son art défendre la même cause et s'insurger contre le même état de choses, l'artiste doit se méfier de son vis-à-vis révolutionnaire; ce dernier est trop empressé d'énoncer des décrets, de voter des lois et de réclamer des interdictions pour tolérer un art qui se plaît à soulever des questions sans y répondre.

Voici donc, en livre de poche, les mots du film sans ses images : le squelette de l'œuvre moins la chair, pourrait-on dire. (Ne serait-ce que pour son florilège de citations, dont les références sont enfin données et qui forment en soi un programme de lecture qui pourrait occuper des mois à lire Aimé Césaire et Pierre Vallières, Rosa Luxembourg et Hubert Aquin, Gaston Miron et Jean Bouthillette, etc., le volume vaut l'achat.) Lire le film sans le voir, à l'abri du choc violent des images et du son néclaircit pas tant son propos qu'il l'épaissit. Le film y paraissant nettement autant critique d'une société « dépressogène » (qui n'offre pour « seules options au citoyen québécois [que] l'exil, le suicide, la folie ou le terrorisme », disent les réalisateurs) qu'envers ses protagonistes radicaux qui, refusant le monde, créent à l'écart de celui-ci une microsociété répressive sous bien des as-

pects, avec ses séances d'autocritique en forme de purge masochiste et l'abstinence sexuelle qu'elle s'impose, à l'exception d'un personnage qui se prostitue (Gabrielle Boulianne-Tremblay) pour lui fournir ses uniques revenus. Le malaise plane de même sur l'image troublante, mais lyrique et belle aussi, du groupe nu et agglutiné qui, cherchant à se raccommode, forme un corps collectif indifférencié qui est pourtant également ce à quoi aspirent les sectes; le film ne reculant pas non plus devant l'idée que la « pulsion révolutionnaire » et sa haine de l'autorité trouvent quelques racines — la rupture avec la famille en faisant foi — dans les conflits œdipiens...

Se pose de même la question de la littérature : quand, au refuge dans l'idée consolante du « beau » que procurait la poésie au personnage de **Laurentie**, les écrits révolutionnaires et polémiques composant l'intertexte de **Ceux qui font les révolutions...** semblent apporter, de manière paradoxale, à la fois un cadre élargi aux actions des quatre radicaux, mais aussi un refuge nostalgique dans le souvenir d'un temps (révolu?) où il était possible de rêver et de faire des révolutions autrement qu'à moitié. La littérature montre autant ce qui contextualise et explique, que ce qui, peut-être, paralyse et écrase.

Il paraît donc clair au lecteur qu'au-delà de toute pensée plus ou moins ancrée dans les limites de l'actualité, l'un des mérites qui font de **Ceux qui font les révolutions...** une grande œuvre, défauts inclus, tient à sa volonté de questionner aussi profondément que le permet l'imagination des auteurs, le thème de l'engagement, avec, à l'arrivée, une réflexion portée assez loin, on le constate maintenant, que même ses auteurs s'en sont trouvés dépassés quelque peu. Mais n'était-ce pas aussi le but recherché? ■